

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombré ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 685.—SAMEDI, 19 JUIN 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



S. M. LA REINE VICTORIA

Photo by Russett and Sons, Baker Street,

LE JUBILÉ DE SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 19 JUIN 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Ode de Sa Majesté la reine Victoria, par Z. Mayrand. — Aimer, c'est souffrir, par F. Picard. — Poésie : Notre fête, par J. B. Caouette. — La tête de Saint-Jean-Baptiste, par le Dr Eugène Dick. — L'abandon, par A.-N. Montpetit. — Jubilé sacerdotal, M. l'abbé Daniel. — Chronique européenne, par Rodolphe Brunet. — Petite poste en famille. — Nouvelle : L'alouette de mer (avec gravures). — Nos gravures. — Bibliographie. — Théâtres. — Le jeu de dames. — Jeux et amusements. — Gravure-devinette. — Feuilletons : Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick. — La veuve du garde, par R. de Navery. — Choses et autres.

GRAVURES.—Le Jubilé de Sa Majesté la Reine Victoria : S.A.R. Victoria-Marie-Louise, Duchesse de Kent, et Sa Majesté la Reine à l'âge de trois ans.—Sa Majesté la Reine à l'âge de onze ans.—Sa Majesté la Reine et le Prince de Galles en 1842.—Ouverture du Parlement par Sa Majesté la Reine en 1846 : Le Discours du Trône.— Première page du règne de Sa Majesté la Reine Victoria : Portraits des Leaders d'Angleterre en 1842 : Sa Majesté la Reine ; Le Prince Consort ; Sir Robert Peel ; Arthur, Duc de Wellington ; Lord Melbourne ; Dr Howley, Archevêque de Cantorbéry ; Lord Lyndhurst, Lord Chancelier ; Robert Southey, Poète Lauréat ; Portrait de M. l'abbé Daniel.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



“ Vive la reine ! ”

Oui, “ vive la reine ! ” car jamais souveraine ne fit si peu sentir au peuple l'autorité dont elle est revêtue et aucun roi ne laissa ses sujets jouir d'autant de liberté dans l'administration des affaires publiques.

Depuis cinquante ans que la “ Rose d'Angleterre ” est sur le trône, c'est bien le peuple anglais qui a gouverné, par ses représentants, pendant que sa souveraine régnait sans bruit et s'attirait le respect et l'affection du monde entier par ses qualités de femme, d'épouse et de mère.

La reine Victoria, par la longueur et la gloire de son règne, est de plein droit regardée comme la plus haute personnalité des maisons régnantes de tous les royaumes de notre globe et, quand on jette un coup d'œil sur l'histoire du demi siècle qui va se terminer

le 20 de ce mois, quand on voit les débris des trônes et des monarchies qui se sont effondrés pendant cette époque, on éprouve un juste sentiment de respect pour cette bonne et douce reine qui a su se faire si bien aimer.

Vive la reine !

*** D'un bout à l'autre du Canada, on se prépare à fêter magnifiquement l'anniversaire de l'avènement à la couronne de la reine, — (et non l'anniversaire de son règne, comme le disent certaines personnes,) — la chose est juste, mais l'idée me vint, l'autre jour, de feuilleter les journaux canadiens de 1837, pour me rendre compte de l'effet que produisit alors, chez nous, cet événement dont nous allons célébrer l'anniversaire.

A cette époque, vous le savez, on n'avait ni câble télégraphique, ni service rapide, et les nouvelles d'Europe ne nous arrivaient pas d'heure en heure comme aujourd'hui, mais seulement au bout de cinq à six semaines, et ce n'est qu'à la fin du mois de juillet que l'on apprit à Montréal, la mort du roi Guillaume IV.

Je prends le numéro du 29 juillet de l'*Ami du Peuple* :

L'*Ami du Peuple* est en grand deuil :

Nous avons le regret d'annoncer la mort de Sa Majesté Guillaume IV, roi de la Grande Bretagne et d'Irlande, qui a eu lieu le 20 juin. Sa Majesté était le troisième fils de George III et achevait sa soixante-douzième année, Guillaume IV était sur le trône depuis le 26 juin 1830.

La couronne tombe maintenant entre les mains de la princesse Alexandrine Victoria, fille de son altesse royale le duc de Kent, quatrième fils de George III. La nouvelle reine est née le 24 mai 1819.

C'est tout, et c'est très court.

Dix lignes plus bas, je lis les lignes suivantes :

Par le paquebot *St-James*, de Portsmouth, nous avons reçu les journaux de Londres jusqu'au 20 juin ; ils ne contiennent rien d'important que la mort du roi.

Plusieurs faillites considérables ont encore eu lieu en Angleterre et en France...

Et on continue à donner des nouvelles des affaires commerciales, sans plus s'occuper du défunt et sans plus parler de la nouvelle reine.

Je prends quelques notes au hasard et vous les donne comme elles me viennent. D'aucunes sont intéressantes.

*** A Québec, cependant, aussitôt la nouvelle communiquée au gouverneur-général, l'événement fut communiqué au public par le canon de la citadelle, qui a tiré de minute en minute.

Ce matin (1er août 1837), Son Excellence le gouverneur, les conseillers et les chefs des divers départements, réunis au château Saint-Louis, ont prêté serment à la reine Victoria (*sic*), etc., etc. (*Gazette de Québec*).

*** Le 10 août, Mgr l'évêque de Québec lance un mandement à l'occasion de l'avènement au trône de la jeune reine. Il ne contient rien de bien saillant, mais je remarque la note suivante qui figure au bas de ce document :

NOTE.—On ne changera rien au texte des versets : *Domine, salvum fac regem*, etc., etc., mais, à l'oraison on dira : *Ut famula tua Victoria regina nostra*, etc.

Cette formule a toujours été observée depuis.

*** En 1837, l'Angleterre avait trois reines : Victoria, la reine régnante ; Louise, la reine-mère ; et Adélaïde, la reine douairière.

*** En ce même mois de l'avènement au trône de Sa Majesté la reine Victoria, voici une question qui intéressait un peu le peuple anglais :

Un comité de la Chambre a été nommé pour s'en-

quérir de la possibilité d'établir une navigation par la vapeur entre la Grande-Bretagne et les Indes.

Nous rions de ces choses là, aujourd'hui, mais, dans cinquante ans, nos descendants se moqueront aussi de notre manière de vivre, de correspondre et de nous transporter d'un endroit à un autre.

*** On lisait dans la *Minerve* de ce temps des choses qui paraîtraient bien osées de nos jours.

Dans le cours d'une assemblée à Laprairie, le Dr Aimé Dugas, secondé par le capitaine V. Dumouchel, proposa et il fut :

Résolu 7 :—Que l'opposition du peuple de cette province au gouvernement, est non seulement constitutionnelle, mais que le droit de faire cette opposition et d'en augmenter l'étendue et la force, est une des conditions sans lesquelles la dynastie qui siège actuellement sur le trône de la Grande-Bretagne ne serait qu'une race d'usurpateurs.

Ils n'y allaient pas de main morte, nos pères !

*** Si bonne que la reine ait été pendant son long règne, elle n'a pas été plus exempte que les autres souverains d'attentats que l'on peut parfois s'expliquer ailleurs, mais que l'on a de la peine à concevoir dans un pays gouverné d'une manière aussi démocratique que l'est l'Angleterre.

Il est vrai que les présidents de républiques eux-mêmes sont exposés à ce genre d'émotion.

En 1838, deux individus essayèrent de s'introduire, la nuit, pour la tuer, l'un dans le palais de Buckingham, l'autre dans le château de Windsor.

En 1840, au mois de juin, deux coups de pistolet furent tirés contre elle.

En décembre de la même année, on découvrit sous un sofa de la chambre de toilette, un jeune homme de dix-sept ans, qui avoua s'être ainsi caché pour tuer la reine.

En 1850, un individu la frappa à la tête d'un coup de bâton.

Enfin, en 1872, au moment où elle rentrait au palais de Buckingham, un nommé O'Connor tira sur elle un coup de pistolet sans l'atteindre.

Aucun de ces régicides ne fut cependant condamné à mort, les tribunaux anglais jugeant, — par une singulière contorsion de raisonnement qui n'est pas banale du tout — qu'attenter à la vie de la reine ne peut être que l'acte d'un homme qui ne jouit pas de ses facultés mentales et, c'est en vertu de ce nouvel axiome que tous les coupables ont été enfermés dans l'asile d'aliénés de Bedlam.

Que sont devenus ces misérables ? Je l'ignore. Peut-être sont-ils devenus vraiment fous, à force de vivre dans un pareil milieu.

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre est certainement le seul pays où les régicides sont traités d'une manière aussi indulgente.

*** En 1837, si le peuple canadien, aujourd'hui si loyal, — selon l'expression anglaise — attachait peu d'importance à un changement de roi, de reine, d'occupant du trône, cela n'est pas trop étonnant.

En 1837, au mois de juin, ce même mois de l'avènement au trône et du couronnement de la reine Victoria, un mot courait le long des champs du Canada, gravissait les collines et se répercutait d'échos en échos, de bois en forêts, du mont à la plaine, un mot gros de menaces, mais plein d'espérance, le mot de “ liberté ! ”

Sur les deux rives du Saint-Laurent, dans les villes, les villages et jusque dans les humbles chaumières des bois, on parlait, tout bas, le soir, de l'oppression anglaise, et les poitrines se soulevaient en soupirant après le jour entrevu, mais bien vague encore, où les Canadiens pourraient vraiment se gouverner par eux-mêmes.

Et puis, à la voix sublime des apôtres de la sainte cause, les hommes jeunes et vieux de ce temps, les mâles, sentant sous leur sein gauche, battre un cœur plein de courage, ramassaient les vieux fusils à pierre, les faux, les haches, faisaient des canons de bois.

fabricaient de la poudre et coulaient des balles, dans les clairières de la forêt, pendant que les merles chantaient la chanson des amours et que l'abeille butinait le pollen des fleurs sauvages.

Et le long des grandes routes s'égrenaient les uniformes rouges, guettant les patriotes au passage...

. Vieillards au chef branlant, vous vous souvenez de cette époque, de cette année terrible, et vous, fils des patriotes, vous avez entendu vos pères parler de ces jours de poudre où l'opresseur, sans pitié, pourchassait et fusillait les braves affamés de liberté.

C'est de l'histoire !

. Ah ! ce fut un singulier feu de joie que celui qui signala la première année du règne de la jeune et gracieuse princesse,—ignorante du mal que faisaient ses représentants en notre bonne terre canadienne !—car les balles faisaient une étrange musique alors.

Mais le poète l'a dit avec raison :

C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour aimer, l'homme a besoin de pleurs.

La rosée dont le peuple canadien eut besoin pour faire mûrir ses libertés, fut le sang des Duquet, des de Lorimier, des Cardinal, et de tant d'autres braves qui n'hésitèrent pas à donner leur vie pour assurer à leurs compatriotes les droits dont nous jouissons aujourd'hui.

En disant cela, ne croyez pas que je veuille en aucune façon, jeter le moindre blâme sur la souveraine que nous allons fêter bientôt.—bien loin de là,—mais je crois qu'il est bon de faire ressortir une fois, de temps en temps, l'énorme supériorité des idées justes sur les faux principes admis par certains gouvernements, en retard, trop vieux ou trop avariés.

La couronne anglaise après avoir pendu de braves gens qui valaient mille fois mieux que leurs pendants, a été forcée d'admettre les réclamations du peuple canadien et de reconnaître que le trou que les patriotes ont fait dans le pavillon britannique avait sa raison d'être.

. Et demain, quand nous fêterons l'anniversaire de l'avènement au trône de la reine Victoria, soyons bien gais, célébrons cette fête avec tout l'enthousiasme possible, mais gardons une pensée pour les bons Canadiens qui dorment dans la tombe que le dévouement leur a creusée et faisons une prière pour le repos de leur âme !

. Je ne voudrais cependant pas finir en ce ton trop mineur et je vous prie de vous rappeler les gloires du règne de Sa Majesté pour vous rendre compte des progrès faits depuis 1837.

La reine mérite tous nos respects, comme femme et comme souveraine, nous sommes libres, et c'est du profond du cœur que je termine cette causerie en disant :

“ Vive la reine ! ”

J. L. Leduc

Aujourd'hui que l'éducation n'est plus une affaire domestique, mais un problème social, il est vrai, plus que jamais, de dire que l'avenir des peuples est dans leur éducation.—P. LAGACÉ, ptre.

Le mot PATRIE est plus qu'une simple parole, Plus qu'un drapeau qui flotte, et plus qu'un nom delieu ; C'est un principe saint dont le hardi symbole Commence à la famille et va finir à Dieu.

LOUIS FRÉCHETTE.



ODE

EN L'HONNEUR DU JUBILÉ DE SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA

*A toi bien longue vie, Auguste Souveraine !
Ton nom vole en tous lieux. C'est qu'après soixante ans
Tous tes sujets sont fiers de t'acclamer leur reine ;
Honneur à toi sur terre et sur les océans !*

*Comment puis-je chanter ton règne sur ma lyre ?
Il brille en tout son cours d'un éclat inouï :
Est-il plus grande reine ? Est-il plus grand empire ?
Au loin ton jubilé comme un astre a rebû.*

*Que de peuples divers admirent ta puissance !
Peuples du Nouveau-Monde et du Vieux Continent ;
Le premier, mon pays, fils de la belle France,
Célèbre, à l'unisson, ce grand événement.*

*Ton trône est sans égal : sur tes vastes domaines
L'astre brillant du jour ne se coucha jamais ;
Sous ton sceptre puissant, que de races humaines
Vivent dans le bonheur à l'ombre de la paix !*

*Des lacs du Saint-Laurent jusqu'aux rives du Gange,
Et des glaces du Nord aux bords Océaniques,
Chacun dans son langage entonne ta louange ;
Nous chantons en français, nous loyaux canadiens.*

*Sous ton creil étendard, des soldats intrépides
Te prodiguent leur sang, ô Fille d'Albion !
Ils ont porté ta gloire au pied des pyramides,
Indompté sur tout sol se dresse ton lion !*

*Tu vis partout s'étendre et grandir ta Bretagne :
Comme on voit dans la plaine un chêne vigoureux,
Allongeant ses rameaux au loin dans la campagne,
Lever son front altier jusqu'à l'azur des Cieux.*

*Reine des eaux, ta flotte est toujours sans rivale :
Tes milliers de vaisseaux se croisent sur les mers ;
Qui pourrait défier ta puissance navale ?
Tes cuirassés sont là pour braver l'univers.*

*Une reine au grand cœur, ta noble derancière
Disait qu'elle eût voulu régner sur des Français :
Ce vœu s'est accompli, tu peux en être fière ;
Nous, Français, sommes fiers de marcher tes sujets !*

*Va porter à ses pieds notre loyal hommage,
Fils du Canada, magnanime Laurier :
Et nous verrons se joindre au royal entourage
Un digne descendant des Champlain, des Cartier.*

*Flotte sur nos foyers, ô drapeau britannique !
Et sachons sous tes plis goûter la liberté ;
Que de nos cœurs s'exhale un chant patriotique !
A toi, Victoria, gloire, immortalité !*

*Dieu sauve notre Reine ! et sous la main divine
Qu'elle coule ici-bas de longs et d'heureux jours !
Que sa couronne encor de gloire s'illumine !
Pour nous son nom béni vivra, vivra toujours.*

J. Maynard

Contre-cœur, juin 1897.

AIMER, C'EST SOUFFRIR

Une plume d'une exquise sensibilité, traduisant les sentiments les plus doux d'un cœur d'ange—puisque c'est un cœur de femme, bien mieux : un cœur de jeune fille—cette plume disait : “ Vous, pour qui la vie n'a que sourires sans doute, vous ne connaissez pas l'amertume des jours de deuil ; vous ne pensez pas que de jeunes têtes comme la vôtre aient pu sentir sur leur front la perfide caresse du malheur, et vous ignorez, comme dans le désert des existences prématurément déflorées, les douces voix de l'amitié vibrent plus suaves.”

L'âme a besoin d'une âme sœur, soit pour y épancher ses douleurs, soit pour lui confier ses joies ou ses espérances : et ce besoin de l'âme sœur est de tous âges.

A certains cœurs, de ceux qui peuvent dire : “ la souffrance est séculaire chez nous,” il faut une sympathie chaude, une atmosphère réellement embrasée, tant leur soif d'amour est insatiable.

Je dis : soif d'amour, l'amour étant la charité. L'amour seul, d'ailleurs, renferme l'amitié, la gratitude, ou la protection s'il y a lieu, ou le tout suivant les circonstances.

Un cœur de femme, un cœur de jeune fille, est porté par instinct vers celui qui pleure, surtout si celui-ci pleure des larmes de sang. Chacun connaît son mal : mais que de désastres, que de ruines, que d'anéantisements parfois chez un autre, chez un ami peut-être, et que nous ne soupçonnons pas !

Qu'il est bon, au cœur ulcéré, de sentir la main amie rafraîchir le mal brûlant ; l'haleine de la personne aimée mettre comme un baume sur la plaie ! Mais combien plus doux encore, quand un œil limpide, plein de flammes, d'ardeurs généreuses, s'abaisse sur le cœur meurtri, quand l'âme pitoyable prend une part de la douleur, et, dans ce mouvement angélique que dessine la pitié, fait croire à une sympathie qu'un seul mot traduit : Aimer !

Dès que ce sentiment de l'amour vrai est entré au cœur, ne semble-t-il pas qu'une nouvelle souffrance y pénètre aussi ?—Oui : l'amour est une souffrance, d'une douceur infinie dans son rayonnement céleste. Il s'inquiète de tout et de rien ; un regard plus froid l'effraie, un mot plus vif le trouble profondément. La peine de l'objet aimé lui cause une blessure grave ; un seul pleur le transperce et le jette là, anéanti.

Il se complait dans sa souffrance, et sa prière répétée en demande cependant l'éloignement : si la souffrance s'éloignait, l'image de l'objet aimé serait-elle aussi vivace ?...

L'amour se donne entièrement, mais il veut posséder sans partage.

La souffrance est aussi nécessaire à l'amour, que l'amour est nécessaire à tout cœur bien fait. *Vae soli*, dit l'Écriture : malheur à l'homme seul ! N'est-ce pas en ceci surtout que cette parole est vraie ?

Qu'il est bon de voir de jeunes cœurs mettre à nu les trésors de tendresse dont ils débordent, et ce, sans apprêts, sans recherche, sans ostentation, comme sans affection !

Dans une phrase, dans une ligne, dans un mot, je distingue un soupir, je vois la tendresse, il me semble être prêt à étancher une larme ! Dans un écrit bien pensé, chaque lettre semble correspondre à un battement du cœur ; et longtemps après avoir lu, le regard perdu à travers ces lignes aimées, on croit entendre encore la voix soupirante, on jurerait être plongé encore dans cette enivrante atmosphère du cœur aimant, dont les parfums endorment la douleur—comme la caresse maternelle endormait les premiers chagrins de l'enfance—!

J. Leduc

Rien ne doit être indifférent de ce qui touche au progrès de l'esprit humain.—BERTHELOT.

NOTRE FÊTE

*La sombre nuit a fait place à l'aurore ;
L'astre du jour se lève radieux.
L'hôte des bois chante un hymne sonore,
Tout est gaité sous la voûte des cieux !*

*C'est la Saint-Jean ! Comme un pur météore,
Planent dans l'air les mânes des aïeux.
Le Canadien à deux genoux implore,
Pour son pays, le patron glorieux !*

*En ce moment, nobles fils de la France,
Ah ! redisons la gloire et la vaillance
Du découvreur, du prêtre, du soldat ;*

*Nouveaux saints Louis, ces hommes héroïques
Moururent tous, courageux, catholiques,
En défendant l'honneur du Canada !...*

J. B. Caouette

LA TÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

LÉGENDE POUR NOS ARRIÈRE-PETITS-NEVEUX, EN 1980

—Grand-père, diront les futurs petits-fils d'un de nos futurs arrière-neveux, contez-nous donc quelque chose.

—Je le veux bien, mes enfants, répondra le bonhomme en bourrant sa pipe. Qu'est-ce que vous désirez entendre ?

—Un conte ! s'écrieront les plus jeunes.

—Des aventures de sauvages ! renchériront les petits hommes de quinze ans.

—Non pas, grand-père, une histoire instructive, quelque légende du bon vieux temps ! demanderont les sages, les moustaches naissantes.

—Soit ! fera le vieillard, s'adressant à ces derniers.

La scène se passera le soir du 24 juin 1880, dans une de ces grandes paroisses formées sur les riches terrains d'alluvion que recouvre aujourd'hui le lac Saint-Jean.

Après que le conteur aura soigneusement allumé sa pipe et que le cercle se sera rétréci autour de sa chaise il commencera ainsi :

—Mes enfants, il y a de ça aujourd'hui juste cent ans, nos ancêtres célébraient, eux aussi, la Saint-Jean-Baptiste dans la ville de Québec.—Il faut vous dire, entre parenthèse, que Québec était loin d'être alors ce qu'il est aujourd'hui. C'était une humble ville qui n'avait pas même cent mille âmes et dont le commerce était encore à l'état d'enfance. On y passait le temps à se chamailler à propos de politique, au lieu de travailler à la colonisation, comme cela s'est fait plus tard. Deux beaux grands ponts ne reliaient pas, comme aujourd'hui, la rive sud à la rive nord ; le chemin de fer du Lac n'était qu'en projet ; ceux de Québec à Tadoussac et de Tadoussac à Chicoutimi n'avaient pas la plus petite chance d'être construits. Tout annonçait la misère dans notre pauvre pays. On laissait les choses aller au hasard, sous l'œil de Dieu. Croiriez-vous, mes enfants, qu'à l'endroit même où nous sommes, il y avait autrefois un grand lac vaseux de plus de cent milles de tour et qu'on n'avait pas même songé à l'assécher en creusant le canal de la Grande-Décharge ? C'est pourtant comme je vous le dis. Pour me résumer en deux mots, le pays tout entier—je parle du pays français—ne comptait guère plus d'un million de canadiens, tandis qu'aujourd'hui la province du Saguenay seule en donne trois millions et qu'il y a au moins sept millions de nos gens dans ce que nous appelons la *Vieille-Province*.

A cette révélation surprenante, les petits-fils du conteur ouvriront les yeux et se diront que nous, leurs ancêtres, nous étions de fiers crétins. Avouons modestement que nous n'aurons pas volé cette épithète.

Le grand-père futur reprendra :

—La misère était donc grande chez nos ancêtres, d'il y a cent ans. Cela ne les empêcha pourtant pas de

célébrer magnifiquement notre fête nationale, en 1880. On avait invité tous les Canadiens de l'Amérique, et il en arriva plus qu'on ne l'espérait même,—si bien que la ville de Québec parut, ce jour-là, un immense camp de pèlerins, tout comme La Mecque, la ville sainte des Musulmans.

Saint-Jean-Baptiste, du haut du ciel, contemplant avec amour ce spectacle de tout un peuple réuni pour le célébrer. Il souriait doucement, le bon saint, mais il y avait une pointe de tristesse dans son sourire. Il se disait que ses amis canadiens se mettaient là pour lui en bien grands frais, et il cherchait le moyen de faire tourner à leur profit cette générosité un peu forte pour leur bourse. Une idée lui vint tout à coup, et il se dirigea tout de suite vers le trône du bon Dieu. Là se tenaient une foule de saints de sa connaissance : saint Pierre, saint Joseph, saint Mathieu, et bien d'autres. Voyant la mine renfrognée de saint Jean-Baptiste, le propre jour de sa fête, ceux-ci se doutèrent bien que leur camarade avait quelque chose à demander.

Ils ne se trompaient pas. Le bon Dieu, lui, souriait paternellement.

Saint Jean-Baptiste, se prosterna et dit :

—“ Père-Eternel, accordez une faveur à votre pauvre Jean.

—“ Que veux-tu, mon bon Jean ? Je ne te refuserai rien aujourd'hui.

—“ Père-Eternel, je voudrais aller sur la terre.

—“ Vas-y. Qui t'en empêche ?

—“ C'est que...

—“ Parle sans crainte.

—“ Je voudrais y aller avec mon corps terrestre.

—“ Mais ta tête a été coupée, tu le sais bien !

—“ Père-Eternel, vous m'en prêterez une autre semblable.

—“ C'est facile.

—“ Et j'apporterai ma vieille tête sous mon bras.

—“ Accordées les deux têtes.

—“ Seulement, je voudrais que cette dernière fut convertie en diamant.

—“ Vaniteux ! fit en souriant le Père-Eternel. Accordée aussi la tête de diamant.”

Saint Jean-Baptiste se prosterna de nouveau et partit aussitôt pour notre planète. Les saints, ses amis, le croyant toqué, souriaient dans leur barbe en le voyant ainsi agrémenté d'une tête de rechange. Mais saint Jean, qui avait son projet, les laissa rire et fila vers la terre avec la vitesse du regard de Dieu.

Il arriva à Québec en moins d'une seconde.

Tout y était en émoi. L'immense procession s'organisait ; les chars allégoriques de toutes sortes se mouvaient ci et là ; les bannières, les banderolles et les drapeaux flottaient au vent... C'était beau, c'était grand... pour l'époque.

Soudain, une étrange rumeur circule : le personnage principal de la procession, le petit saint Jean-Baptiste, a disparu !... On l'a cherché en vain... Il s'est évanoui comme une fumée, comme un brouillard... Il faut le remplacer ; mais le temps presse, la foule s'impatiente, et les lourds chariots sont déjà partout en mouvement.

Le président—il s'appelait Jacques Rhéaume—est au désespoir ; il s'arrache les cheveux... Peut-être va-t-il se dépouiller lui-même, revêtir une peau de bête et remplacer le personnage manquant.

Mais, à ce moment même un homme jeune encore se présente, arrivant on ne sait d'où. Il ressemble “ comme deux gouttes d'eau ” au vrai saint Jean-Baptiste des Ecritures et est revêtu comme lui de “ poils de chameau.” Une ceinture de cuir entoure ses reins, et il cache sous son étrange vêtement un objet assez volumineux.

Sans mot dire, l'inconnu saute dans le char principal, et fouette, cocher ! la procession s'ébranle.

Le président, tout ébahi n'en revenait pas ; il croyait rêver... Mais la foule se mit à crier : *vivat !* et le char triomphal disparut sous les arches de verdure, entre les décorations de toutes sortes, au son des fanfares éclatantes et escorté de plus de cinquante mille personnes.

Ce fut un beau jour pour notre peuple, mes enfants. Bien des cœurs forts battirent à l'unisson et bien de

douces larmes coulèrent pendant cette grande exaltation du précurseur de Jésus-Christ.

Le remplaçant du petit saint Jean-Baptiste surtout paraissait ému ; et, quand la procession fut finie, son visage était radieux et sa tête semblait entourée d'une auréole...

Le président, venu pour le complimenter et le remercier, se troubla à son aspect... Une inspiration d'En-Haut fut pour lui une révélation, et il tomba à genoux, s'écriant :

—“ Vous êtes saint Jean-Baptiste, le vrai saint Jean-Baptiste !

—“ Je le suis, en effet, répondit le saint. J'ai vu mon peuple pauvre, mais toujours croyant... J'ai voulu venir moi-même le récompenser.”

Puis, entr'ouvrant son manteau rustique :

—“ Voici ma tête, qui fut coupée à la prière d'Hérodiane... Dieu l'a convertie en diamant... Je la donne à mon peuple, à ce peuple qui m'est demeuré fidèle... Faites-en usage pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand avantage de ceux qui aiment saint Jean-Baptiste !”

Ces paroles prononcées, une grande lumière se fit, qui aveugla tout le monde, et le saint remonta au ciel.....

Et voilà comment il se fait, mes enfants, que, grâce à la générosité de notre céleste patron, la population canadienne s'est décuplée et tout le pays s'est colonisé en moins d'un siècle.....

Le vieillard secouera sur son pouce la cendre de sa pipe... Et nos arrière-petits neveux sentiront redoubler leur amour pour saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens-Français !

Eugène Dick

L'ABANDON

Les chances de la guerre ayant tourné contre nous, force nous fut de nous unir plus intimement dans notre détresse, afin d'opposer une résistance morale compacte aux prétentions envahissantes des vainqueurs. Il fallut alors rapetisser la patrie que la France nous avait faite si grande. Après avoir été débordés, nous ne voulions pas être absorbés. Pour éviter l'anéantissement nous avons dû nous restreindre à l'habitation des rives du fleuve Saint-Laurent. Là, protégé par la double palissade de la foi et de la nationalité, le pionnier canadien a su braver les coups du sort, rester debout sous son drapeau au milieu de ses vainqueurs étonnés.

Vanité des spéculations humaines ! Moncalm, fameux guerrier entre tous, a brisé son épée sur les plaines d'Abraham. Avec les débris de l'armée de Lévis, la France croit recevoir le dernier soupir de l'enfant qu'elle avait confié en nourrice à l'Amérique, sans toutefois, pour si peu, interrompre son orgie. Valions-nous une larme de ses yeux, lorsqu'elle venait d'abandonner Louis XIV sur son lit de mort, jetant pour ainsi dire à la voirie la personification de la gloire de tout un siècle ! Cette génération dédaignait, à la fois, et sa grandeur et son sang. Par bonheur pour nous, une main s'est trouvée à point sur le bord de l'abîme pour nous retenir dans la chute. A défaut de notre mère, la France, qui nous laissait périr dans l'oubli, nous avons eu notre sainte aïeule, l'Eglise, dont les soins nous ont sauvés d'une mort certaine. Hélas ! oui, le fils de saint Louis s'en allait au gouffre, en riant de tout le rire de Voltaire, en dansant accompagné du pied léger de la Pompadour, pendant que nous nous retenions aux branches de l'arbre du salut, que nous nous relevions vaillamment, appuyés sur la Croix.

A.-N. MONTPETIT.

Penser avant d'écrire est un principe exprès ;
Il est trop d'écrivains qui ne pensent qu'après !

J. AUCLAIR, ptre.



S.A.R. Victoria-Marie-Louise, Duchesse de Kent, et Sa Majesté la Reine à l'âge de trois ans
LE JUBILÉ DE SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA



JUBILÉ SACERDOTAL.—M. L'ABBÉ S. DANIEL

Dimanche, 30 mai, sous la présidence de S.G. Mgr Emard, évêque de Valleyfield, M. l'abbé F. Daniel, de Saint-Sulpice, célébrait son jubilé sacerdotal.

Cinquante années dans la vie d'un prêtre, quand ce temps s'est écoulé à faire le bien, c'est une riche couronne !

Le vénérable jubilaire, né dans le diocèse de Coutances (Manches), n'a jamais cessé d'exercer son ministère à Notre-Dame, de Montréal. S'étant spécialement consacré au catéchisme, il a préparé à la première communion plus de quinze mille enfants.

Il est, en outre, directeur-général de la Ste-Enfance, de la Propagation de la Foi pour le diocèse de Montréal depuis plus de quarante ans.

On lui doit un ouvrage sur les anciennes familles françaises.

Les cérémonies pontificales, à Notre-Dame, ont été fort belles, et l'église avait revêtu sa parure des grands jours.

Nous présentons au Rév. M. Daniel nos vœux de bonheur les plus respectueux.—F. P.

CHRONIQUE EUROPEENNE

SAINT-CLOUD, 9 mai 1897.

C'est fête foraine aujourd'hui à Saint-Cloud, et on fait jouer les eaux.

Cet attrait magnifique attire toujours quantité d'étrangers et de Parisiens.

Tout d'abord, discrètement, les petits jets dansent doucement, puis avec bruit sur les lacs et dans la gerbe, formant colonne d'eau, les jets et gueules de lions crachent l'écume qui retombe en cataractes.

Au haut, près les vestiges du royal château de Saint-Cloud, les marches d'eau retombent toujours les unes sur les autres, avec un bruit de Niagara minuscule, mais plus poétique.

Plus loin, c'est la nappe d'eau d'où une bouche puissante lance, à cinquante mètres de hauteur, de

superbes jets qui vont confondre leur blanche écume avec les nuages qui passent dans le ciel bleu.

Le soleil change en diamants les gouttelettes qui retombent brillamment.

Beaucoup de monde partout, surtout sur le promontoire qui domine les anciennes mines remplacées par les jardins dont les fleurs parfumées d'aujourd'hui remplacent les jolies fleurs vivantes d'autrefois.

Sous les marronniers chargés de bouquets blancs, sous les acacias qui embaument, les amoureux se promènent tendrement, bien près l'un de l'autre, se disant d'exquises choses qui mettent de la joie au cœur et dans les yeux. Le printemps n'est pas seul à chanter l'éternel amour dont les oiseaux nouveaux disent le refrain si charmant, cependant que l'écho en retentit, comme à travers les siècles, sur les allées poétiques du parc beau et magnifique—semblable à ceux auxquels les images nous font rêver.

Visions aimables, gaies, romanesques et chantantes dans ce décor exquis, vous passez, mais telle une musique qui laisse en nos cœurs une impression ineffaçable !

Fleurs qui parfument, fleurs qui tendez vos pétales aux caresses du soleil et de la brise, j'ai gardé de vous un bouquet, souvenir rayonnant de fraîcheur pour celui qui vous aime.

* * *

Jeudi, 13 mai.

J'ai entendu, à l'Odéon, *Chemineau*, du poète Jean Richepin. Ce n'est pas une belle pièce, c'est une pièce sublime. Elle n'est pas composée de vers alignés, mais de la plus haute et de la plus divine poésie. Elle est faite d'un souffle de géant assis sur les âmes de la terre et regardant à pleins yeux le ciel qui l'inspire, et la nature dépeinte est certainement vue d'en haut. Et pourtant, quelle auguste simplicité dans ce

“ Va chemineau, chemine ton chemin.”

C'est le chemin que toute la vie il parcourra en chantant les mêmes refrains, avec au cœur la toujours même joyeuseté.

Il est le représentant d'un peuple sans histoire, et, comme tel, il est également heureux.

L'univers est sa patrie, et, comme fortune, il a les bonnes fortunes qui font sa joie.

L'éternel sourire sur les lèvres, la paix au cœur, il va sans cesse de village en village, disant partout des chansons nouvelles, et clamant à tous son vrai et unique bonheur qui est d'être son maître, de ne travailler que là où ça lui plaît et d'aller toujours sur la grande route au plafond étoilé et aux vastes horizons.

Pauvre gueux cependant, qui connaît des remèdes infailibles pour guérir bêtes et gens, on se dispute à qui l'emploierait, mais personne ne peut le garder longtemps.

Dès qu'il se sent trop aimé, il part, le pauvre chemineau, et il chemine son étrange destinée.

L'or ! il en fait fi. Boire et manger, c'est tout ce qu'il désire.

Son cœur est beau, pourtant, et le soir où il apprend qu'il est père, un beau sentiment se réveille en lui et, avant de reprendre la grande route, il fera deux heureux, apportera la consolation et la joie dans deux foyers.

Puis, sur une histoire de mauvaises langues, il partira de nouveau, quittant, mais cette fois-ci avec au cœur une tristesse infinie, les seuls êtres qu'il aime et par qui il est véritablement aimé.

Il part par un soir d'hiver où la neige mettait aux vitres des larmes d'argent.

Il poursuivra, jusqu'à la fin, son errante destinée.

Pour interpréter cette œuvre géniale, Mme Second-Maber et M. Décori sont là, vibrant avec les vers du grand poète.

A Mme Second-Maber, le soir de la première, Jean Richepin lui-même dédia ces vers :

Grise dans la poussière grise,
Dort l'alouette au ras du sol.
Mais soudain elle a pris son vol
Vers le clair soleil qui la grise ;
Et, tout en or dans l'air de miel
Où plane sa voix solitaire,
On dirait l'âme de la terre
Qui s'épanouit dans le ciel.

Rochefort Brunet

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mgr D., Forest-H., Europe.—Que vous êtes bon, Monseigneur ! Je vous suis vivement reconnaissant de votre aimable lettre, et je fais des vœux bien ardents pour votre prompt rétablissement. Que le ciel les entende !—F. P.

Reconnaissance.—Pourriez-vous nous envoyer la photographie, pour votre article nécrologique ?

Mme M.-L. B., Rosebury.—Votre *Été* donnera peut-être l'illusion d'un été qui nous fuit !

Paul C., Fonjoncouse (France).—L'abondance de matières, les exigences de notre journal spécialement destiné aux familles canadiennes, n'ont pas toujours permis d'insérer vos envois. Croyez bien que vos articles sont toujours intéressants. Vous pourriez nous envoyer une première fois des notes sur les plantes médicinales : mais vous n'ignorez pas que la flore du Canada diffère assez bien de la flore de France ?

Joseph.—Voulez-vous bien voir la lettre parue dans le numéro daté du 12 de ce mois, lettre à M. Alphonse G... : nous regrettons vivement, croyez-le.

Mlle Blanche.—Hélas ! oui, les “ croix ” sont de toutes sortes ! Et ce nous en est une, que de remettre votre écrit. Ne pourriez-vous l'abrégé quelque peu ? Ne passez-vous pas, parfois, à Montréal ? Nous pourrions mieux voir.

Il faut deux yeux à celui qui vend des médicaments, un œil suffit au médecin ; celui qui les prend doit être aveugle.—LE FURETEUR.



Sa Majesté la Reine à l'âge de onze ans . . .
LE JUBILÉ DE SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA



Sa Majesté la Reine et le Prince de Galles en 1842



Ouverture du Parlement par Sa Majesté la Reine en 1846 : Le Discours du Trône

LE JUBILÉ DE SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA

PREMIÈRE PAGE DU RÈGNE DE S. M. VICTORIA

LEADERS D'ANGLETERRE

EN 1842



SIR ROBERT PEEL



ARTHUR, DUC DE WELLINGTON



LORD MELBOURNE



SA MAJESTÉ



LE PRINCE



DR. HOWLEY



LA REINE

LE CONSORT



ROBERT SOUTHEY

ARCHEVÊQUE CANTORBÉRY

POÈTE LAURÉAT

LORD LYNTHURST LORD CHANCELIER

L'ALOUETTE DE MER

(Suite et fin)

Nullement étonnée, Henriette répondit (en riant bien entendu) :

— Cela dépendrait du mari.

Eh ! bien, petite, il s'en présente un.

— Ah ! oui, Félix !

Ma mère et moi, nous fûmes tout à fait interloqués. En vérité, j'avais eu raison de dire que je connaissais mieux le *Bellis perennis* que ma sœur.

Oui, petite, mais comment le sais-tu ?



— Tu me crois donc bien sotté ! Il y a longtemps que je me suis aperçue que...

Henriette s'interrompit une seconde et rougit.

— Alors, quand j'ai vu Félix venir, si solennel et si beau...

Elle s'interrompit encore ; cette fois, pour rire.

— Puis vous aviez, Mme Arvet et toi, l'air si sérieuses... et attendries. Ce n'était pas difficile de deviner.

— Où allons-nous ? dit ma mère en souriant. Vraiment ces petites filles !...

— Eh ! bien, puisque tu es renseignée : que faut-il répondre à Félix ?

Henriette n'est pas diplomate. Sa physionomie se fit presque grave ; elle rougit de nouveau, baissa un peu la tête et murmura :

— Il faut lui répondre oui.

Ma mère se leva, embrassa Henriette avec émotion et se rassit en la prenant sur ses genoux comme un bébé.

— Tu l'aimes donc, petite ?

Henriette se contenta de sourire : un sourire qui en disait long.

Tout à coup, après un silence, elle éclata de rire.

— Au fait, dit-elle, je veux lui poser une condition.

— Une condition, petite ? interrogea ma mère, surprise.

— Mais oui, une condition. Vous lui répondrez que je l'épouserai... s'il tue une alouette de mer.

Et Henriette se mit à rire de plus belle.

Nous restâmes abasourdis de cette idée baroque. Tous les ans, aux vacances, Félix chassait et, sans doute à cause de sa vivacité excessive qui le faisait tirer trop tôt, était chasseur médiocre.

Il avait toujours rêvé de tuer une alouette de mer, petit échassier fort joli—mais très difficile à atteindre. Il nous en parlait sans cesse et n'avait jamais fait autre chose que d'en parler : les alouettes de mer semblaient se moquer de lui.

— Voyons, petite, dit ma mère avec inquiétude, tu ne parles pas sérieusement ?

— Mais si, tout à fait sérieusement.

— Cela n'a pas le sens commun, opinai-je à mon tour.

— Je ne dis pas non. Mais c'est mon dernier caprice d'enfant : vous pouvez bien me le passer.

Si vous aviez vu comme elle était gracieuse et câline en disant cela !

Tous nos raisonnements furent inutiles. Elle pensait à la figure drôle que ferait Félix, riait jusqu'aux larmes et ne voulait rien entendre.

— Mais enfin, lui dis-je, si, comme c'est bien probable, il ne peut pas tuer d'alouette de mer ?...

— Alors, nous verrons, répondit-elle gaiement.

Ce pauvre Félix fut consterné. Perdant tout amour-propre, il baissa piteusement sa tête chevelue et gémit :

— Elle sait bien que je ne pourrai jamais... Elle veut se débarrasser de moi.

Si Henriette l'avait vu, je suis sûr qu'elle aurait eu pitié de lui et qu'elle aurait renoncé tout de suite à sa condition.

Mais cet abattement ne dura pas : bientôt Félix reprit bon espoir et de grandes chasses commencèrent.

— Tous les matins, de très bonne heure, quand le soleil levant poudrait les champs d'un givre d'or, nous partions ensemble. Félix, son fusil sur l'épaule, moi, ma boîte à botanique en bandoulière.

Nous marchions à grands pas, sur la crête des falaises schisteuses, au pied desquelles se déchiraient de longs rubans d'écume. En chemin, Félix canardait de petits oiseaux des côtes, dont la décence m'empêchait d'écrire le nom, et il en tuait quelques-uns. Nous nous arrêtions, de temps à autre, sur une plage déserte où les fameuses alouettes de mer venaient picorer dans le sable mouillé. Mais nous avions beau nous cacher, ramper, imaginer des ruses de Peaux-Rouges, toujours les malignes bêtes s'envolaient avant que nous fussions à portée.

Une seule fois, Félix en abattit une que nous vîmes très distinctement tomber derrière une roche. Nous nous précipitâmes.

Rien ! Elle semblait s'être évaporée. De ce jour-là, le pauvre Félix commença à désespérer de nouveau.



Ces longues courses convenaient à sa santé—mais, en même temps, son moral baissait.

Son visage de plus en plus sombre avait de plus en plus un teint florissant. Et cette bonne mine l'exaspérait, comme une ironie.

Un jour, avant de partir, il me dit solennellement : — C'est la dernière fois. Si je ne rapporte rien aujourd'hui, je renonce à ta sœur. Je quitte Préfailles, le ministère, tout, et je m'en vais je ne sais pas où... à l'autre bout du monde... pour me faire tuer par des sauvages quelconques.

— Allons, bon ! Quels jolis projets !

— Je suis très sérieux.

— Tu fais bien de le dire : je ne m'en serais pas douté.

— Tu n'es qu'une brute !

— Voilà la cent et unième fois, au moins, que tu me le dis. Et c'est parfaitement inutile, parce que je n'en crois rien... ni toi non plus.

Bientôt nous arrivâmes à la plage où avait disparu si bizarrement l'alouette blessée. Nous nous étendîmes derrière un mamelon de sable qui nous servait d'affût, décidés à attendre le gibier, ce qui était encore la meilleure méthode.

Félix paraissait plus lugubre que jamais. Il me dit tout à coup :

— J'ai composé quelques vers hier soir.

— Ah ! vraiment !

— Veux-tu que je te récite les premiers ?

— Vas-y !

Mon cœur est un sépulchre oublié. Rien n'indique Que cette pierre soit tombeau. La ronce mord L'épithèque illisible et la sépulture antique ; Mais, sous le froid granit, pourrit un rêve mort.

— Pouah !

— C'est bien mon état d'âme, hélas !

— Il est bien dégoûtant, ton état d'âme. Désinfecte-le.

— Tu n'es qu'une brute !

— Mettons que ça fait cent deux.

Félix ne répondit pas et se renferma dans un fier silence. Il était allongé sur le dos, son fusil à côté de lui.

Il faisait très chaud. La mer d'un bleu cru, pailletée de lumière, palpitait comme de l'indigo en ébullition. Près de nous, un pauvre rocher gris, tout feuilleté, semblait sécher et s'en aller en poussière à vue d'œil. Les flots, à moitié assoupis, murmuraient à peine, et leur va-et-vient, sur la grève plate, était lent et indécis comme un mouvement fait en rêve.

Soudain j'aperçus, au bord de l'eau, quatre ou cinq oiseaux qui sautillaient. J'essayai les verres de mon binocle. Des alouettes de mer !

Je regardai Félix : il dormait comme un juste—un juste qui aurait le sommeil très dur. Il me vint alors une idée géniale. Tout doucement, je pris le fusil ; tout doucement, je l'épaulai, en l'appuyant sur le mamelon. Je voyais bien la mire. Je visai un peu bas : les alouettes, contrairement à l'ordinaire, s'étaient approchées assez près. Puis... je tirai en fermant les yeux. Quand je les rouvris, les alouettes s'envolaient ; mais l'une d'elles se débattait par terre, dans une dernière convulsion. En un instant, tandis que Félix, ahuri, se dressait péniblement sur ses jambes, j'eus ramassé ma proie. Mais, en me redressant, je vis un individu qui descendait la falaise à grandes enjambées. A la casquette et au sabre, je reconnus un garde-chasse.

Il m'aborda et me dit :

— Votre permis, monsieur.

Félix nous rejoignit. Il se frottait les yeux et semblait ne pas comprendre ce qui se passait.

— Eh ! bien, monsieur, votre permis ?

Je ne savais vraiment que répondre.

— Alors, vous n'en avez pas ! reprit le garde.

Je gardais toujours le silence.

— Je vais vous faire un procès-verbal et confisquer votre fusil.

— Mais le fusil est à moi ! C'est moi qui chasse ! Et j'ai un permis ! cria Félix qui commençait à comprendre.

— Peut-être bien que le fusil est à vous, riposta le garde, mais ça ne fait rien : c'est monsieur qui a tiré.



Félix, tout à ait réveillé, me défendit avec une fouguese éloquence qui, malheureusement, laissa le garde très froid. Je dus décliner mes nom, prénoms.

etc., et remettre au représentant de l'autorité le fusil, que revendiqua en vain son propriétaire.

Le garde réclama encore l'alouette de mer.

Pour le coup, je répondis, avec la plus grande énergie :

— Ça, jamais ! Plutôt mourir ?

— Mais c'est ma consigne, monsieur !

— Allons donc ! vous êtes un brave homme : vous vous contenterez de ces petites bêtes-là.

Et je tirai de ma boîte, pour les lui offrir, une demi-douzaine de ces oiseaux dont la décence m'empêche d'écrire le nom.

En effet, le garde semblait un brave homme, à cheval sur la consigne pour le principal, mais disposé à se montrer conciliant dans les détails.

— Soit, répondit-il, pour vous obliger, je ne prendrai que ceux-là. Voyez-vous, s'il ne tenait qu'à moi de changer la loi, vous seriez bien tranquille. Mais on ne m'a pas demandé conseil pour la faire.

Avant de le quitter, je voulus me renseigner sur un point qui m'intriguait.

Est-ce que vous dressez souvent des procès-verbaux ? lui demandai-je.

— Oh ! non, pas souvent, monsieur.

Il réfléchit un instant, puis ajouta :

— Il y a bien six ans depuis le dernier.

Et, nous saluant fort poliment, il remonta la falaise. Félix s'était assis sur le sable et regardait la mer d'un œil stupide.

— Eh ! bien, lui dis-je ; c'est tout de même bien, nous avons une alouette de mer.

— Qu'est-ce que ça fait, puisque ce n'est pas moi qui l'ai tuée ? Tout est fini. Je pars ce soir.

— Tu es fou. Tu vas donner l'alouette à Henriette et vous vous marierez à la rentrée.

— Jamais ! Ce serait déloyal.

— Déloyal ! Tu me fais rire.

— Moi, je ne ris pas. Oh ! non !

— Vas-tu te taire ! Vous êtes deux enfants, aussi niais l'un que l'autre. Tu l'aimes et elle t'aime. Elle t'a posé une condition absurde ; tu es un grand serin de prendre au sérieux cette ganinerie. Si tu t'en allais, tu rendrais Henriette malheureuse jusqu'à la fin de ses jours. Mais ça ne se passera pas comme ça. Je ne le veux pas, entends-tu ?

Et je secouai Félix par les épaules, avec toute la vigueur de mon indignation.

Il me fallut un bon quart d'heure de raisonnements et d'invectives pour le convaincre.

Le soir même, il remit avec solennité l'alouette de mer à Henriette, un genou en terre, sur le tapis du salon. Elle rit de tout son cœur, naturellement.

Pour moi, quinze jours après, je fus condamné par le tribunal correctionnel de Paimboeuf, à seize francs d'amende—avec application de la loi Bérenger, grâce au ciel ! Mais je n'en eus pas moins des frais à payer, et, je ne sais comment, mes chers collègues du lycée X... ayant appris la chose, me montrèrent une scie qui dure encore. Chaque fois qu'ils me rencontrent, ils m'appellent "braconnier." C'est vraiment bien mal, de la part de graves professeurs !

Un mois seulement après leur mariage, Félix a conté à Henriette la véritable histoire de l'alouette de mer.

Elle lui a pardonné très volontiers.

Mais moi, je me suis vengé comme un Corse. J'ai fait encadrer toutes les pièces de mon procès et je les leur ai apportées, dès le lendemain des aveux de Félix.

Alors, malgré ses protestations, elle a orné de tous ces cadres la chambre de son mari.

Cela lui fait une galerie unique en son genre.

JEAN LIONNET.

NOS GRAVURES

A l'occasion du jubilé de soixante ans de règne de notre Gracieuse Souveraine, S. M. Victoria Ière, reine d'Angleterre, impératrice des Indes, nous publions aujourd'hui différents portraits de cette princesse vénérée.

Nos lecteurs pourront la suivre depuis son enfance jusqu'à ce jour.

Il faudrait écrire un volume, et l'écrire avec une plume d'or, pour dire les hauts faits de ce règne inouï ; mais nul ne saurait rendre la bonté, l'amour de ce cœur enrichi de tous les dons.

Son vaste empire s'étend sur une superficie de vingt-trois millions et demi de kilomètres carrés (plus de quatorze millions de milles), et compte plus de trois cent millions de sujets ; notre pays est heureux de vivre sous son joug, parce qu'elle nous laisse nos libertés, nos franchises municipales, notre langue et notre religion.

Aussi, que Dieu la garde longues années encore !

Vive la reine !

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception de deux jolies brochures : *Un Sanctuaire Canadien*, par M. l'abbé J.-E. Panetton.

En attendant que nous en rendions compte la semaine prochaine, nous ne pouvons que recommander ces deux brochures—et exprimer à l'auteur toute notre gratitude pour son envoi.

Souvenir du Jubilé de la Reine.— Sous ce titre, nous parvient une très belle livraison publiée par M. Beaugrand, 292, rue Saint-Paul. De jolies gravures agrémentent le texte à chaque page—c'est réellement un beau souvenir.

Nos sincères remerciements à l'éditeur.

Nous avons sous les yeux le numéro de juin 1897 du *Monde Moderne*.

Nous avons jeté un coup d'œil sur ce numéro, fort bien exécuté, comme toujours.

Le manque de temps ne nous permet pas de dire notre appréciation détaillée. Nous voyons, par la table des matières, que cette livraison est bien remplie.

On s'abonne à Paris (France), chez l'éditeur, A. Quantin, 5, rue Saint-Benoît.

THÉÂTRES

Ten nights in a Bar-Room, qui est joué cette semaine au Théâtre Français, est une pièce déjà vieille, mais des plus intéressante. L'histoire pathétique de ce pauvre Joe Morgan luttant contre le démon de l'ivrognerie, est tout à fait absorbante, et elle a fait un bien incomparable à la cause de la tempérance. Les mères aiment voir leurs jeunes gens assister à la représentation de ce drame, de sorte qu'il trouve toujours un auditoire. Ce drame n'a peut-être jamais été mieux représenté qu'il ne le sera par la troupe du Français.

Un long programme de vaudeville a été préparé ; six spécialistes y figurent. En tête de la liste paraît Mlle Flora, l'artiste comédienne sur fil de fer. Les Dlls Allyn et Lingard sont de charmantes duettistes ; E. Edward est un excellent baryton ; Meeker et Eack sont des comédiens désopilants, etc.

La troupe à spécialité "Trinity" est l'attraction du Théâtre Royal pour cette semaine. —C'est une combinaison d'opéra comique, de farce et de vaudeville, où paraissent des comédiens habiles et des artistes à spécialité d'une force extraordinaire. La pièce d'ouverture de la représentation est intitulée *Swing Time*.

Pour ajouter un charme nouveau à la représentation, la direction s'est procuré un motographe pour reproduire la récente lutte de pugilat exactement comme elle a eu lieu, en quatorze rondes ; on voit les combattants s'efforcer de remporter l'enjeu. L'intérêt ne se dément pas, du commencement à la fin.

La femme est un mets digne des dieux
Quand le diable ne l'assaisonne pas. —SHAKESPEARE.

LE JEU DE DAMES

MATCH RIENDEAU-MAILLÉ.

Les journaux avaient annoncé, comme nous, que le match Riendeau-Maillé aurait lieu le 7 de ce mois de juin, au soir, comme il avait été décidé depuis si longtemps.

Tout le public amateur du beau jeu de dames attendait ; M. Théo. Lanctôt, avec sa bienveillance accoutumée, avait mis une salle de sa maison, rue Notre-Dame, à la disposition des joueurs et des spectateurs.

Dès 8 heures du soir, le 7 juin, donc, M. Maillé attendait, tout le monde attendait.

Il paraît que M. Riendeau avait des malades chez lui. Il fit prévenir à la dernière heure.

Comme il lui arrive parfois d'employer certains moyens fuyants, tous les joueurs croyaient—et disaient hautement—qu'il s'agissait encore d'une échappatoire quelconque.

Le match aura lieu, c'est bien décidé ; mais la maladie de Mme Riendeau, empêche d'en fixer l'époque au juste.

JEUX ET AMUSEMENTS

JEU DE PATIENCE

En écrivant à la suite les uns des autres les nombres compris entre 1 et 1,000, combien aura-t-on de zéros ?

CHARADE

Mon Premier ne saurait te gêner, cher lecteur ;
Ce sera, si tu veux, une simple voyelle ;
La gloire des Romains mon Second me rappelle,
Et mon Tout des grands vins révèle la saveur.

RÉBUS

He 9 O pas X Q T
les goûts et les couleurs

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 679

Charade.—Le mot est : Char-don.

Ont deviné : Mlle Chayer, Eug. Jacotel, Montréal ; Joseph Faille, Laprairie ; Mlle F. Turgeon, St-Henri ; R. Frenière, St-Jean ; N. Viau, Québec.

GRAVURE-DEVINETTE



Quel malheur !... Encore un verre de trop !...
Pourvu que ma femme ne me voie pas !
—Où est sa femme ?

Un monsieur, descendant de son appartement, trouve son concierge en train de dépouiller son propre courrier.

—Ah ! ça... Vous lisez mes lettres, maintenant ?
—Je vas vous dire... S'il y en avait eu une de pres-sée, je l'aurais montée tout de suite !

UN,

16

DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

Deux larmes brûlantes jaillirent de ses yeux. Puis elle ajouta sourdement :

— Mon frère ! mon pauvre frère, tu seras vengé !

Wapwi, très surexcité, lui aussi, imita le geste menaçant de sa "petite tante."

Et, cette sorte de pacte conclu, ou reprit lentement le chemin de la baie.

Mais on n'alla pas loin.

En doublant une sorte de cap assez élevé marquant l'extrémité orientale de l'arc décrit par la petite baie où ils venaient de faire leurs étranges découvertes, nos deux jeunes gens eurent sous les yeux une vision qui les arrêta net. . . .

A moins d'un demi-mille dans l'est, la goélette des Noël, toutes voiles hautes, tirait une bordée en droite ligne vers le lieu où avait atterri Gaspard.

— Je te le disais bien, tante Mimie, s'écria le petit sauvage ! . . .

Les voilà qui viennent ici, nos deux compères !

— Les deux jeunes Noël ?

— Non pas : l'oncle Gaspard et son ami Thomas, — les deux inséparables.

— Mais Gaspard, il y a quelques heures à peine, semblait mourant ! . . .

Wapwi eut un rire silencieux, qui découvrit ses dents blanches.

— Malin, malin. . . . l'oncle Gaspard, grommela-t-il. . . . Une simple coupure sur sa tête de fer, qu'est-ce que c'est ?

Mimie réfléchit pendant une seconde.

— Restons, dit-elle. . . . Je veux voir ce qu'ils vont faire.

— Vite, petite tante. . . . Nous allons rire. . . . Tu vas voir sa mine quand il ne retrouvera plus ce bout de pierre que j'ai là.

Et Wapwi désignait la pointe cassée, qui ne l'avait pas quitté depuis qu'il en avait fait la trouvaille.

On remonta vers la côte, grim pant sur le flanc du cap, et, en quelques minutes, nos deux policiers improvisés se trouvaient installés à l'abri des regards les plus soupçonneux, dans un endroit assez élevé pour dominer l'anse qu'ils venaient de quitter et où leurs perquisitions les avaient amenés à une si étrange découverte.

Il était temps. . . .

La goélette abaissant ses voiles rapidement, jetait l'ancre à quelques jets de pierre de la batture.

Une chaloupe s'en détacha aussitôt.

Thomas et Gaspard, qui avaient sauté dedans, ramèrent hâtivement vers le rivage.

Ils semblaient très pressés.

A peine, en effet, leur embarcation eut-elle touché terre, que, jetant à bout de bras son ancrage, ils s'élançèrent vers la côte.

En passant près de la chaloupe crevée, les deux compères y firent une première station, et Gaspard parut donner à Thomas de rapides explications, illustrées par des gestes très démonstratifs et l'examen minutieux du bordage où béait l'ouverture.

De là, Gaspard guida son compagnon vers le rocher sur lequel la chaloupe était venue se crever.

Après l'échange de quelques phrases et un examen de la fracture, que l'on sait, Gaspard courut vers la côte, disparut sous bois et se dirigea vers l'endroit où il avait jeté la partie du rocher manquant.

Il voulait, sans l'ombre d'un doute, éblouir son copain, par l'éclatage de précautions qu'il avait prises.

Mais il revint bientôt, l'oreille basse, la mine soucieuse, grommelant :

— C'est drôle. . . . Je ne retrouve plus. . . . Pourtant, je crois bien me souvenir d'avoir jeté là cette pointe ensorcelée. . . .

— Laissons donc ! . . . fit Thomas. Qui serait venu ? . . . Et, surtout, qui aurait été déterrer cette pierre au milieu de ce fouillis ?

— Au fait. . . . dit l'autre. . . . je suis fou d'avoir des idées pareilles. . . . Quand je serai plus calme, je mettrai bien la main sur ce morceau de roc.

Pendant quelques minutes, l'entretien se poursuivit, Gaspard par-

lant, contre son habitude, avec une certaine volubilité, tandis que Thomas avait l'air de poser froidement une série d'objections.

Finalement, on en arriva à s'entendre et se convaincre mutuellement, sans doute, car, tournant le dos à la côte, les nouveaux venus retournèrent à la chaloupe crevée.

Ici encore se manifesta l'extrême prudence de maître Thomas.

Il se pencha longtemps sur l'ouverture irrégulière découpée par la pointe de rocher, l'examina des deux côtés, extérieur et intérieur, puis finalement acheva d'arracher le bordage entamé, jusqu'à mi-joint, en le déclouant à coups de pierre.

Cela fait, les deux compères reprirent le chemin de leur embarcation et se rembarquèrent, non toutefois sans avoir jeté au fleuve le bout de planche suspect.

Dix minutes plus tard, la goélette, toutes voiles hautes, s'éloignant de la côte, gagnait la haute mer.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit à son compagnon Euphémie Labarou. Mais nous n'avons pas perdu notre temps, petit Wapwi, car nous venons de démasquer, je le jurerais, deux bien grands misérables ! . . .

— Je te demande encore une petite demi-heure, tante Mimie : — le temps d'aller repêcher le bout de planche que ces deux imprudents viennent de jeter à l'eau, après l'avoir enlevé à la chaloupe.

— Tu as raison, petit : ce morceau de bois sera une pièce à conviction qui pourra servir, peut-être, — on ne sait pas ! . . .

Wapwi donna à la goélette le temps de parcourir une distance suffisante pour qu'on ne le vit pas du bord et, prenant sa course dans la direction où le courant de montant entraînait le fragment de bordage, il se lança résolument à l'eau.

Comme l'enfant nageait facilement, il eut bientôt recouvré le bout de planche flottant et regagné le rivage avec son butin.

— Ça fait trois pièces à conviction dans l'affaire Labarou vs Labarou, dit Mimie, qui avait quelque lecture.

— Il ne faut rien négliger pour punir les méchants. . . . dit sentencieusement le petit Abénaki

Et il alla cacher soigneusement sa pointe de pierre et son bout de bordage au pied de la côte, dans un endroit inaccessible pour tout autre qu'un adroit peau-rouge de son espèce, à lui.

Après quoi, on reprit, sans plus de retard, le chemin de la maison.

XXII

L'ILE MYSTÉRIEUSE

Abandonnons pour un instant nos amis dans l'affliction et sautons à bord de la goélette des Noël.

Toutes voiles hautes, les écoutes raidies, coulant bien à travers les ondulations des lames molles et souples, elle fait merveille sous la jolie brise qui incline sa mâture à bâbord.

Le vent ayant, dans la matinée, sauté à l'ouest, — comme nous l'avons dit, — c'est donc vers le large, vers la haute mer, que se dirigent maintenant les deux compères, qui composent à eux seuls l'équipage.

Est-ce que le capitaine Thomas aurait l'intention de remplir sérieusement la mission dont il s'est chargé, — c'est-à-dire de fouiller la mer et les rivages des alentours pour y retrouver Arthur, vivant ou mort ? . . .

Ah ! non, par exemple !

Dans l'esprit de maître Thomas, Arthur est bel et bien noyé, coulé, dévoré, peut-être. . . .

C'est une chose du passé.

N'en parlons plus.

Il a tout simplement eu l'adresse de faire coïncider une expédition, arrêtée dans son esprit depuis une quinzaine de jours, avec l'offre généreuse de partir à la recherche du malheureux fils de Jean Labarou, du fiancé de sa sœur Suzanne.

Nous l'avons dit : Thomas Noël est un homme positif.

Pas méchant, par exemple, — oh ! non ! — mais à condition toutefois que sa bonté ne vienne pas en conflit avec son intérêt. Auquel cas, il met tout bonnement au rancart cette placide vertu des gros naïfs, la bonté.

Alors, pourquoi le capitaine Thomas, flanqué de son *alter ego* Gaspard, court-il la mer ?

Eh bien, puisqu'on veut le savoir absolument, nous allons le dire c'est pour "faire un coup," un bon coup. . . . d'argent !

Voilà !

Dans leurs longues pérégrinations du mois précédent, à travers le golfe, les deux compères ont fait la connaissance d'un certain *industriel* canadien, navigateur de son état, qui leur a promis une jolie prime s'ils voulaient l'aider à mener à bonne fin une expédition de contrebande, des îles françaises de Miquelon, au sud de Terre-Neuve, à la ville canadienne de Québec.

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

—Je ne puis vous remercier qu'en vous livrant mon secret dit-elle.

Ses mains tremblantes saisisrent la main du docteur, sur laquelle ses lèvres s'appuyèrent.

—Pourquoi ne restez-vous pas, Mathia ? demanda le docteur.

—Je vais chercher la tombe de ma fille, répondit-elle.

—Que ferez-vous quand vous l'aurez retrouvée ?

La bohémienne regarda le ciel, puis elle étendit son bras vers l'horizon.

Encore une fois elle reprenait sa route, de plus en plus faible, de plus en plus lasse.

Sa blessure, bien que fermée, lui laissait une douleur vague.

Elle marcha durant trois jours, effrayée pour la première fois de sa vie, se défiant des passants, redoutant les inconnus. Sans doute, la vie ne pouvait rien lui offrir désormais, elle en attendait seulement une consolation suprême. Après ? Oh ! après, que lui importait de dormir dans le fossé de la route ! N'est-ce point de la sorte que finissent ses pareilles ?

Elle trouvait la route longue. Bientôt elle eut besoin d'un bâton. Quand elle entra dans le village, la force lui manquait. Une enfant qui se rendait à l'école, son panier au bras, crut qu'elle avait faim, en la voyant si timide, si triste et le visage si pâle, elle lui tendit un morceau de pain :

—Merci, dit Mathia, comment t'appelles-tu ?

—Nichette, répondit l'enfant. On voit bien que vous n'êtes pas du pays, sans cela vous me connaissiez, moi et Catherine ma mère.

—Et c'est elle qui t'apprend à être bonne ?

—Oui, répondit gravement Nichette.

L'enfant reprit un moment après :

—Où allez-vous ?

—Dans le bois, là-haut.

—Prenez alors le chemin du Tillet, vous arriverez plus vite.

La mignonne franchit le seuil de l'école, pendant que Mathia gravissait lentement le sentier.

Peut-être Mathia entreprenait-elle une tâche au-dessus de ses forces, et se faisait-elle illusion sur sa mémoire. Après avoir traversé tant de pays, pouvait-elle reconnaître l'endroit du campement de la troupe de Raski, après dix années ? Heureusement, le bois n'était pas grand. Elle l'aurait vite parcouru.

Quand elle y entra, le soleil, au plus haut du ciel, laissait tomber, à travers la feuillée, de grandes nappes lumineuses colorant les mousses et les fleurs étoilant l'herbe.

La Tzigane fouillait le bois du regard ; mais de tous côtés elle n'apercevait que des troncs énormes, des géants à la cime magnifique.

Ce n'était pas cela qu'elle cherchait. Elle parvint enfin à une partie du bois plus sauvage et plus belle. On en avait jadis extrait de la pierre.

Seulement Mathia ne reconnaissait plus cette partie de la forêt. Tout à coup, dominant presque une de ces excavations, elle aperçut quatre poteaux, et des débris de bois ayant servi de supports à un toit. Se rapprochant de l'endroit, elle l'étudia avec un soin minutieux, mesura du regard la partie creusée pour l'extraction des pierres et répéta :

—C'est cela ! c'est bien cela ! Après la coupe de bois, la fouille du terrain... et cet abri qui servait autrefois aux bûcherons... Oui, oui, poursuivit-elle, sur un poteau voilà quelques signes tracés par Moréno à l'aide d'un clou arraché à la charpente... Son nom, c'est bien son nom ! Hélas ! de lui, il n'y a plus qu'un nom et qu'un souvenir...

Elle entra dans le carré dessiné par les poteaux et les débris du tout. Mathia saisit et reconstitua dans sa pensée la scène dont ce lieu avait été témoin. C'était elle qui, aidée de Voina, avait tendu les rideaux de la tente. Les deux ours furent attachés par Moreno à l'un des piliers ; elle, sa fille dans les bras, la berçait d'un chant triste comme son âme. Ne savait-elle pas que la pauvre petite était sans retour condamnée ? Oh ! comme elle ouvrait et fixait sur sa mère de grands yeux suppliants ! Elle demandait à vivre, comme si Mathia pouvait opérer un prodige. Néra ! sa chère Néra !

Mathia pleurait, la tête dans ses mains.

Elles avait bien maintenant qu'elle ne retrouverait rien de l'enfant

adorée. On avait bouleversé jusqu'au buisson près duquel elle était tombée. La mère, à son tour, n'avait plus qu'à mourir.

Mais, avant de mourir, elle voulait remplir son cœur du souvenir de l'enfant pendue, et c'est pourquoi elle demeurait immobile et pleurait, les bras enlacés autour de ses genoux, la tête penchée.

Tout à coup une voix claire, sonore et fraîche, s'éleva au loin ; ce qu'elle disait, la distance ne permettait pas de l'entendre. Mais l'accent chaud de cette voix jeune pénétrait doucement le cœur. La voix se rapprochait, tantôt pure, éclatante, tantôt s'affaiblissant pour vibrer de nouveau avec ampleur.

En dépit de sa douleur, la bohémienne prêta l'oreille. Était-ce une erreur, une hallucination de ses sens ? Il lui sembla que le timbre de cette voix ne lui était point étranger. On eût dit un écho de la sienne, quand elle comptait quinze ans et qu'elle attendait le bonheur de la vie. Lentement elle redressa le front, cherchant s'il ne lui était point possible d'apercevoir la chanteuse ; mais celle-ci allait et venait à travers le bois ; par moments on l'eût dite tout près, d'autres fois elle reprenait son refrain à distance.

Sans doute le souvenir de Néra rappela à Mathia la chanson de berceuse qui jadis lui servait à endormir l'enfant ; car, sans en avoir presque conscience, elle la commença sur un ton doux et monotone, qui peu à peu prit de l'élévation et de la puissance.

A son tour, la voix lointaine se tut.

La jeune fille qui parcourait le bois, entendant ce refrain de nourrice, tressaillit, et, la tête penchée, écouta, dans l'attitude d'une biche craintive. Mais elle ne resta pas longtemps immobile.

Etouffant ses pas sur la mousse, elle s'avança, l'oreille tendue, vers le lieu où se trouvait la bohémienne. Lorsqu'elle l'aperçut, elle s'arrêta et s'appuya contre un tronc d'arbre.

Mathia, les mains croisées, ses longs cheveux noirs défaits sur ses épaules, le regard perdu dans le vague, achevait sa chanson bohème, cette chanson qui faisait battre d'une façon singulière le cœur de la jeune fille.

Lorsque la Tzigane l'acheva, l'enfant quitta le coin du bois qui l'abritait et s'avança vers Mathia.

Plus jolie que jamais, des fleurs plein son tablier, plein ses bras, l'enfant adoptive de Catherine arriva jusqu'à la Tzigane sans que celle-ci l'eût remarquée. Elle s'assit alors à terre et se mit à arranger un bouquet avec les branches et les fleurs qu'elle venait de cueillir.

Elle était vraiment bien jolie, cette Néra, avec ses opulents cheveux noirs, encadrant un visage au teint doré, ses grands yeux de velours, ses lèvres rouges comme un œillet, et ses dents éclatantes de blancheur. La force, la santé éclataient dans cet être charmant, et quand elle eut un moment considéré la bohémienne, une expression de pitié rendit sa beauté plus touchante.

—C'est vous qui chantiez ? demanda Mathia.

—Oui et c'est vous qui pleuriez tout à l'heure...

—Les larmes sont à qui souffre ; les chansons à qui aime.

Les yeux caves de la bohémienne se fixèrent sur Néra avec une expression de curiosité vive.

—Êtes-vous de ce pays, jeune fille ? demanda-t-elle.

Néra secoua la tête.

—On est du pays qu'on habite ; d'où venaient mes parents ? Dieu le sait...

—Ne demeurez-vous point avec eux ?

—Non ; ils m'abandonnèrent dans un coin de ce bois...

—Dans un coin de ce bois... Vous n'êtes pas Française... Votre teint est jaune comme l'orange, votre voix garde la musique d'une autre race, et vos regards sont ceux des tribus nomades... Ne vous blessez ni de mes paroles, ni de mon examen... Je vous trouve si jolie... Tout à l'heure votre voix m'allait au cœur...

—C'est comme moi : je me suis arrêtée pour vous entendre... il me semblait que la chanson que vous disiez, je l'avais déjà apprise en rêve...

—En rêve... la première enfance est-elle autre chose ?

—Voulez-vous me la redire ?

Mathia fixait une prune ardente sur la jeune fille. Un trouble indéfinissable emplissait son cœur sans qu'elle se l'expliquât.

D'une voix faible et douce elle recommença la berceuse, tandis que Néra en suivait l'air et les paroles avec une tension d'esprit approchant de la souffrance. Elle cherchait à se rappeler où et comment elle l'avait entendue. Et pendant qu'elle s'efforçait de ressaisir les fugitives images du passé, on eût dit que la bohémienne, exerçant une magique puissance réveillait, dans un coin de son âme, endormie des images confuses redevenant peu à peu visibles.

—Combien cet air est doux ! dit Néra d'une voix que l'émotion faisait plus basse. J'en ai toute ma vie perçu vaguement l'écho... Vous disiez tout à l'heure que je ne suis pas Française ? Vous non plus...

Oh ! pauvre femme ! vous appartenez à la race bohème qui campe un jour ici, un jour là, laissant dans tous les coins du monde des lambeaux de son cœur et de sa vie... Je ne me rappelle pas ma mère... En dépit d'efforts constants, il m'est impossible de retrouver son

visage ; mais il me semble qu'elle avait vos yeux . . . C'est son regard qui me reste encore au fond du souvenir . . . Un regard si triste et si tendre . . .

—Triste et tendre . . . Elle a sans doute beaucoup pleuré.

—Parfois j'ai le sentiment que nous traversions de grands espaces, elle à pied, courbée, moi sur son dos, dans un berceau de jonc. Elle chantait pour m'endormir, comme vous, tout à l'heure . . . Et puis deux monstres, l'un blanc, l'autre noir, nous accompagnaient. Des hommes à figure sinistre commandaient le fouet en main . . . Je sais cela confusément . . .

Une femme au cœur d'or m'a trouvée, adoptée, et je serais la plus ingrate des créatures si je ne lui vouais pas une tendresse infinie. Mais je songe souvent à une autre femme, la créature errante qui me portait sur son dos, la mère malheureuse, battue, vivant entre un mari brutal et des compagnons féroces ; et celle-là, voyez-vous, je donnerais la moitié de ma vie pour savoir ce qu'elle est devenue . . .

—Et moi, reprit Mathia, je consentirais à mourir tout de suite si, durant une seconde, Dieu pouvait me rendre ma fille, ma pauvre fille morte dans ce même bois, à la place où je suis assise . . .

—Vous l'aimiez bien ? demanda Néra, touchée par le grand amour que reflétaient les yeux de Mathia.

—Elle était ma vie ! Je cessai de souffrir le jour où je la reçus dans mes bras . . . J'avais un autre enfant, cependant, un garçon fort et beau, tandis que ma petite fille ne gardait que le souffle . . . Son père ne me la disputait pas, elle était bien toute à moi. A force de la rapprocher de mon cœur, il me semblait que je lui donnais la vie . . . Elle me regardait avec de grands yeux si tendres, que mon âme se fondait d'amour et de douleur . . . J'ai beaucoup souffert, va ! jeune fille, plus que tu ne souffriras jamais, je le désire pour toi . . . Mon enfant expira dans mes bras et je la gardai raidie sur mon sein, jusqu'à ce que le chef me l'arrachât pour la jeter sur le sol, près des buissons où je tombai mourante . . . On m'emporta . . . Je ne me souviens plus de ce qui se passa . . . Quand je revins à moi, je me trouvais dans un cachette sombre, avec ceux de ma tribu, un homme étranger, braconnier, assassin peut-être . . . et un enfant inconnu qui pleurait.

Depuis un moment Néra, agenouillée devant la Tzigane, écoutait les paroles qui tombaient de ce cœur ulcéré. L'enfant devinait confusément que son passé se trouvait lié à celui de cette femme. Elle étudiait ses traits flétris avec une attention mêlée de joie et de crainte. Mathia n'avait jamais été belle ; mais, de même que jadis son visage aux lignes heurtées s'éclairait d'une façon soudaine quand elle souriait à sa fille, de même, en parlant de l'enfant perdue, la maternité rendait à cette figure flétrie des grâces mystérieuses. Néra, en écoutant cette voix troublée, en voyant ces gestes caressants, en fixant ce regard noyé, comprenait mieux que jamais que Catherine n'était pas sa vraie mère. Plus d'une fois, elle avait souffert de ne point recevoir une part égale de baisers ; elle devinait maintenant que ce n'était pas d'elle qu'elle avait besoin d'être aimée, adorée, mais d'une femme, si pauvre qu'elle fût, pourvu que cette femme la serrât à l'étouffer sur sa poitrine, et lui murmurât des mots de passion maternelle, comme cette mendicante en avait plein le cœur.

Elles se regardaient toutes deux, mutuellement attirées, la paupière humide, les mains tremblantes. Aucune d'elles n'osait plus parler. On eût dit qu'elles redoutaient de perdre une commune et secrète espérance.

—Votre fille avait-elle au cou quelque bijou ? demanda Néra.

—Non, répondit la femme ; j'étais pauvre et laide, Raski, ne m'en donnait pas . . .

—Ah ! fit machinalement Néra en portant la main à la bague de cuivre suspendue à son cou . . .

C'était une déception ; cependant elle reprit :

—Vous ne savez pas : j'ai été trouvée ici, sous un hangar élevé par des bûcherons . . . On avait fait une coupe dans le bois . . .

—Oui, dans le temps où ma fille est morte . . .

—Catherine m'a dit que je devais être fille d'une bohémienne appartenant à une bande qui laissa de mauvais souvenirs dans le pays . . . Elle vola un enfant ! Un beau petit garçon . . . C'est une lamentable histoire . . .

—Tu me la diras plus tard . . . parle-moi de toi d'abord . . .

Je savais bien que tu étais de ma race, une enfant de Tzigane ! Comment ta vraie mère eut-elle le courage de t'abandonner . . .

—Oh ! je ne l'accuse pas ! dit Néra, elle me croyait morte ?

—Morte ! dans ce bois . . .

—Oui . . . le brigadier Jansôme et Sabretache le garde champêtre me trouvèrent ici en poursuivant l'assassin de Tournil . . . j'étais pâle, froide, raidie . . . ma mère, ma pauvre mère m'avait ensévelie dans un grand bouquet de fleurs et de baies sauvages . . .

La pauvre femme appuya ses deux mains sur les épaules de Néra avec un geste fou, puis, la dévorant du regard, hachant les mots, pleurant et riant tout ensemble :

—Il y a douze ans, je tressai un bouquet et j'y mis ma petite fille adorée, si froide, si pâle, que je la crus perdue . . . Douze ans ! sais-tu

qu'elle aurait ton âge ? Et on t'a prise ici . . . Ici, oh ! je deviens folle ! Si tu étais celle que je pleure, celle dont je suis venue chercher les traces ! Si, par un prodige, je la retrouvais belle et vivante, si je pressais de nouveau ma Néra sur mon sein !

—Néra, fit la jeune fille en se levant toute droite.

Elle arracha son corsage, retourna la manche de sa chemise et montra à la bohémienne éperdue le tatouage bleuâtre qui avait jadis inscrit dans sa chair le nom de Néra.

La Tzigane y colla ses lèvres.

—Toi ! toi ! fit-elle, toi l'enfant perdue et pleurée ! Toi ! qui es grande et belle, Néra ! Oh ! comme je vais t'aimer ! Quel arriéré d'amour à payer à ma fille . . . C'est trop beau, trop invraisemblable. Je ne puis douter cependant, et je suis à genoux, et je pleure, et je t'aime !

—Mère ! mère ! dit Néra en laissant tomber son front sur l'épaule de la Tzigane, mère !

Elle n'en put dire davantage, et glissa sans mouvement sur la mousse.

XX

DEUX MÈRES

En voyant sa fille privée de sentiment, la bohémienne poussa un cri farouche. Saisissant Néra dans ses bras, appuyant sur ses genoux la tête de l'enfant, elle lui parlait dans sa langue maternelle avec une tendresse plaintive. Ne l'avait-elle donc retrouvée à cette même place que pour la perdre encore ? N'aurait-elle pas dû la préparer d'avantage à cette révélation dont la joie venait de la foudroyer ? Ses lèvres effleuraient le front ambré de Néra, son souffle caressait ses cheveux ; enfin, elle la sentit frémir doucement, puis elle entendit, folle de joie un mot passer des lèvres de Néra, un mot qui ravivait soudainement son cœur, et lui causait une ivresse indicible :

—Mère ! mère !

Néra le répétait en couvrant de baisers les mains sèches et ridées de la bohémienne ; elle le disait pour le dire, s'y délectant comme dans une caresse. Et la Tzigane éprouvait pour son enfant retrouvée une adoration qui lui remplissait l'âme à la faire éclater. Il ne leur semblait plus qu'elles dussent jamais quitter le coin de bois qui les abritait. C'était leur univers à elles ce vieux hangar à demi détruit, sous lequel Néra avait jadis dormi entre les grands ours sauvages, et où maintenant elle reposait dans les bras de sa mère. La bohémienne recommença vingt fois le récit de ses douleurs, le courage lui manqua cependant pour parler de la scène terrible à la suite de laquelle elle avait quitté Raski et sa bande.

Quand elle eut terminé l'histoire lamentable de ses courses à travers le monde, elle redemanda à Néra le récit de son adoption par Catherine, de son enfance au milieu de la famille de la veuve. Elle avait souffert en dépit des bontés qu'on avait pour elle. Quelque chose manquait à son cœur, et si elle avait su dans quel coin du monde respirait sa mère, elle aurait vite à son tour suivi la route des bohêmes, afin d'aller dire à la désolée : C'est moi ! me voilà !

—Que vas-tu faire, maintenant ? demanda la Tzigane.

—Où tu iras, j'irai.

—Avec moi, c'est la misère peut-être.

—Non, non ! ne crains rien. Je sais gagner ma vie et je me sens capable de te nourrir. Il y a quelques années, je serais devenue nomade comme toi-même ; aujourd'hui, je cueille des simples, j'aide Catherine dans ses travaux. Il me semble que je suis presque riche. Mon parrain paie pour moi une petite rente. Si tu savais combien il est beau et bon, mon parrain ! Nous ne regrettons qu'une chose, c'est qu'il n'habite pas le pays. Tu le verras, et le béniras pour la bonté qu'il m'a témoignée. J'ai entendu dire qu'on l'attendait. Tu dois être si lasse de marcher sans fin que tu seras heureuse de te reposer près de ta fille. Nous aurons la vie douce. Je n'aimerai que toi . . . Oh ! pourtant, je ne saurais oublier Catherine, ni François, ni aucun de ceux qui m'ont chérie. J'étais un talisman pour eux, un gage : Catherine croyait que les soins qu'elle aurait de moi seraient payés par Dieu à son enfant qu'elle pleurait . . . C'est touchant, n'est-ce pas ? Oui, certes, ils ont été bons ; mais je ne sentais pas la chaleur de leur tendresse, comme je sens la tienne aujourd'hui. Plus d'une fois, j'ai ressenti des mouvements de jalousie en voyant Catherine caresser ceux que j'appelais mes frères. Maintenant, j'ai une mère ! une mère ! dont tous les baisers seront pour moi, qui n'aimera que moi au monde . . .

RAOUL DE NAVERY

A suivre

NE PERDEZ PAS LA TÊTE

Ne perdez pas la tête parce que vous n'avez pas obtenu la guérison de votre rhume avec les remèdes de bonnes femmes ; prenez sans retard quelques doses de *Baume Rhumal* et vous serez guéri. 25c la bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

—Depuis quelques jours est commencée, à Sainte-Flore, diocèse des Trois-Rivières, la construction d'une nouvelle église.

—Le pays d'Europe où il y a le moins de catholiques est la Suède ; on n'en compte que 810 sur une population de 4,744,400.

—On connaît seulement deux monarques qui ont régné plus longtemps que la reine Victoria : Alphonse Ier de Portugal, qui a régné 73 ans, et Louis XIV de France, qui en a régné 72.

—Le doyen des députés à Québec sera l'Hon. M. Marchand. Il représente le comté de St-Jean sans interruption depuis 1867, époque de la Confédération. Le plus jeune représentant sera le notaire Mondou qui a été élu dans Yamaska. Il n'a que 24 ans.

—Les campagnes dans certaines régions de la Californie, sont envahies par des sortes de chenilles qui cachées sous terre pendant le jour, sortent la nuit et font de grands dégâts dans les vignes et aux arbres fruitiers dont ils mangent les feuilles et le bourgeons.

—Les femmes ont fini par comprendre qu'un soulier à semelle fine est peu commode pour la marche. Les semelles épaisses et larges, les talons bas et bien assis sont ce qu'il y a de mieux. Non seulement l'hygiène s'en ressent favorablement, mais aussi l'ensemble de la démarche de la femme, qui semble plus à l'aise et moins guindée.

—Voici le nombre des pèlerins qui, en 1896, ont visité pendant chaque mois le sanctuaire de Ste-Anne de Beaupré : Janvier, 750 ; février, 800 ; mars, 850 ; avril, 1,150 ; mai, 2,750 ; juin, 15,760 ; juillet, 38,080 ; août, 28,025 ; septembre, 18,160 ; octobre, 7,180 ; novembre, 2,800 ; décembre, 1,450 ; ce qui fait un total de 117,755 pèlerins. En 1895, 113,560 pèlerins ont visité le sanctuaire.

—La Reine Victoria sait le français. Lord Salisbury, premier ministre d'Angleterre, sait le français. Lord Aberdeen, gouverneur général du Canada, sait le français. Tous les personnages marquants du jour parlent le français et l'écrivent. Il n'y a qu'un petit nombre de Canadiens qui rougissent de parler cette langue.

—Quelques-unes des merveilles de la nature : Le corps humain contient 240 différents os ; Le cœur bat 92,160 fois par jour ; Il a été constaté qu'un saumon a produit dix millions d'œufs ; Il y a dix mille cellules dans un rayon de miel d'un pied carré ; Il faut 2,300 vers à soie pour produire une livre de soie ; Il faudrait 27,600 araignées pour produire une livre de leur toile.

N'HÉSITÉS PAS

Le *Baume Rhumal* est adopté généralement par la profession médicale. Les malades qui l'ont adopté s'en sont bien trouvés et ont été promptement guéris. Si vous toussiez ne prenez que le *Baume Rhumal* 25c la bouteille.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er juin 1897 : Lettre de Ménéclek II à Léon Gambetta ; Vieilles chansons sur un air nouveau, Gén. Dragomirof ; Mlle de Valgenseuse ; Cte de Mouy ; Mon maître, P. Vigny d'Octon ; La formation des Etats-Unis, P. de Coubertin ; M. et Mme de Châteaubriand, comtesse de Magallon ; Les nouveaux dangers de l'émigration allemande, A. Ebray ; Le

salon de 1897, J. d'Argène ; Lettres sur la politique extérieure. Pages courtes : Ce qui se dit à Paris ; Trois chansons bretonnes Aquarelle.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sport ; Carnet mondain ; Mode.

AU DÉBUT

Le plus court moyen pour s'éviter de cruelles souffrances et les ennuis qui découlent d'un séjour forcé à la maison, à la suite d'un rhume négligé, c'est de prendre dès le début du *Baume Rhumal* ; c'est le seul remède jouissant d'une réelle efficacité.

JOLIES FEMMES . . .

Les plus beaux types de beauté physique ne sauraient être sans la santé. Dès lors jouir d'une bonne santé devrait être le but de toute femme soignant belle.

Les yeux languissants, les joues pâlies, les traits émaciés se rencontrent, hélas ! trop souvent parmi leur sexe. Pourquoi ? Parce qu'une grande partie des femmes d'aujourd'hui souffrent de faiblesse féminine.

Les Pilules Rouges . . . du Dr Coderre

POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

sont, on ne saurait en douter, le plus grand bienfait que la science ait jamais produit pour soulager les malades de cette nature. Des milliers témoignent chaque jour de leur valeur supérieure en recouvrant la vigueur d'une femme forte.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE
Dept. Médical, B. P. 2306, Montréal.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

L'APRÈS-MIDI
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL.
MARCHAND 843. P. Q.

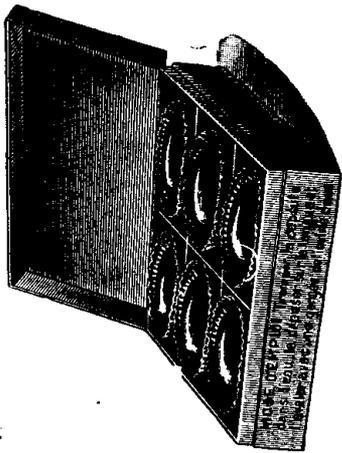
Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicer. Echantillons fournis sur demande, par la COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

CAPSULES TAETZ

Elastiques Russes

BREVETÉES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucune repugnance et sans le secours de la cuisine les médicaments de mauvais goût, tels que : les Huiles de Ricin, de Foie de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.

Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale imitant.

Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment n'étant altérés par aucun mélange.

Dépôt pour le Canada

Maisons ROYER et ROUGIER FRÈRES
55 St. Sulpice Street, MONTREAL.
Gros : R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Par

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERN :: S

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUE,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

Flacon : 5 fr. Franco : 6 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le LAIT ANTÉPHELIQUE ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, di-sièc Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANES, Paris

Trente ans de Succès

GUÉRISON CERTAINE en 2 heures sans COLIQUES ni NAUSÉES sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du

par les CAPSULES L. KIRN

à l'extrait éthérifié de FOUGÈRE Mlle Pure sans Calomel.

M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie KAUFMANN, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les PILULES ANTONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses

Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

U. PERREAULT

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

.....LISEZ.....

"Le Monde"

L'ORGANE DU PARTI CONSERVATEUR

Du district de Montréal

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an..... \$2.00	Un an..... 50c.
6 mois..... \$1.00	6 mois..... 25c.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques MONTREAL

UNE SEMAINE DE
Vente - Extraordinaire
A LA MAISON DE
E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc... etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 0 doz. Bouteilles de SAUCE WOR-
CESTERSHIRE, (sauce forte) la
meilleure sur le marché et vendu
régulièrement 10c, spécial..... 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX
TOMATES (Catchup) garantie pre-
mière qualité et vendu régulièrement
10 c, spécial..... 2½c
- Grands verres rempli de Moutarde
Française de 10c pour 7 ou 4 pour . 25c
- Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu
10c, spécial..... 5c
- Catsup grandes-bouteilles, vendu 10c
spécial..... 5c
- Cocoanut en paquet, marque Criptal,
vendu 10c, spécial..... 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, ven-
du 15c, spécial..... 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes
bouteilles, vendue 25c, spécial..... 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argen-
teries, vendue 25c, spécial..... 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c,
spécial..... 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c,
spécial..... 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial..... 8c
- Pâtre à poêle, " 10c, " 4c
- " grande boîte 15c, " 6c
- Pommades (Vaseline), vendu partout
20c, spécial..... 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c,
spécial..... 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement
5c, spécial..... 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c,
spécial..... 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement
10c, spécial..... 6c

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c,
spécial..... 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe,
valant 6c, spécial..... 2c
- Caniste à l'huile de charbon ¼ gallon,
valant 15c, spécial..... 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial..... 5c
- Antonnairs, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, va-
lant 45c, spécial..... 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c,
spécial..... 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisé,
valant 35c, spécial..... 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial..... 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, mou-
les, cuillères au choix..... 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assorti-
ment complet à des prix encore jamais offert.
Nous recevons journellement des lots jobs
que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des
prix qui ne manqueront de répandre notre
réputation si avantageusement connu.

**Département de Jouets et Articles
de Fantaisie**

Ce département comprend l'assortiment le
plus complet de Jouets et Articles de Fantai-
sie tel que **Pompes, Petits Soldats, Petits
Tramways, Petits Bateaux, Etc., Boîtes
de Toilettes, Miroirs de luxe, Etc.,** 1 tc.

D'ici au jour de l'an notre magasin ne
fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs
pour permettre à notre nombreuse clientèle
d'éviter la foule qui encombre notre magasin
tous les jours et aussi lui permettre de bien
tout visiter chaque département dans chacun
leur spécialité. Après le jour de l'an et les
jours suivants notre magasin sera fermé à 6 h.
p.m. **Le Samedi et les jours de Fêtes
exceptés**

E. LEPAGE & Cie
Coin des rues St-Laurent et Duluth



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

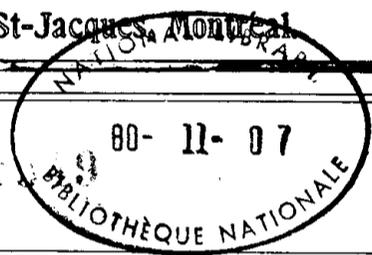
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouinet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal... 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil... 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nom-
breux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée
sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus
nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans
toutes ses branches
dentier en Allumi-
nium plus léger que
le caoutchouc. Ex-
traction de dents
sans douleurs, d'a-
près les procédés

les plus nouveaux. Spécialités dentiers et
couronnes en or. Extraction gratuite de dents
tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

**LE PAPILLON DU
JUBILÉ**

LA CIE S. CARSLY, Limitée, ex-
pose une nouveauté capitale que l'on
appelle le PAPILLON DU JUBILÉ.
Cette nouveauté vient de chez Carsley,
Son & Co., de Londres, Angleterre, et
on ne s'attend pas à en vendre beaucoup
pour le Jubilé, mais elle est très conve-
nable pour fins décoratives de " garden
parties," noces, fêtes, etc, et nous savons
que nous en vendrons beaucoup, car
cette nouveauté ne manque jamais de
causer beaucoup d'amusements, et le
prix est très minime ; on s'en sert beau-
coup en Europe sur les rideaux et meub-
les, diners et 5 o'clock teas, ces papil-
lons volent bien et se collent bien aux
habits de dames ou de messieurs.

Ils se vendent 3 cts.

JUBILÉ CONFETTI

Nous venons de recevoir un gros envoi
de JUBILÉE CONFETTI, le même
dont on se sert en Europe pour noces et
fêtes. Il est beaucoup meilleur marché
que le riz et est beaucoup plus beau.
Prix, la boîte, 4½c. Prix, la livre, 17½c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Bateaux en Papier de Couleur

Ils donnent beaucoup d'amusements,
on peut les porter dans la main et on
s'en sert les jours de fêtes. Petits, 4½c
chacun. Grands 6½c chacun.

Festons pour le Jubilé

Un magnifique assortiment de roses
gais et brillantes avec feuillage pour
décorations pendant les fêtes du jubilé.
Elles sont prêtes pour festonner et il
faut tout simplement les parer.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Médailles pour le Jubilé

Plusieurs milliers de médailles pour le
jubilé, sous forme d'étoiles, dorées et ar-
gentées, croix Malte, dessins de rose,
chardon et shamrock, de 2½ à 15c.

Lanternes pour le Jubilé

Un grand assortiment de lanternes de
jubilé de couleurs nationales, avec le
portrait de Sa Majesté, de 19 à 65c.

Des milliers de lanternes chinoises et
japonaises, convenables pour décorations
à l'occasion du jubilé, de 4 à 19c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Épinglettes pour le Jubilé

Une très belle collection d'épinglettes
pour le jubilé, quelques-unes représen-
tent le portrait le plus récent de la reine
d'autres pas moins de quatre générations
dessins artistiques, de 3c à \$1.20.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame